

## LES DEUX FRÈRES.

Les sibilustiers, commandés alors par des hommes extraordinaires, faisaient trembler la moitié du monde. Ils formaient une véritable puissance maritime, puissance à part et mystérieuse, dont les moteurs étaient invisibles, dont le centre était insaisissable, et dont l'action se faisait sentir sur toutes les mers; leurs flottes rançonnaient la marine des nations les plus puissantes, déjà ils avaient ruiné l'Espagne, dévasté les deux Amériques, et continuaient à se livrer à ces brigandages prodigieux qu'on peut à peine croire aujourd'hui. L'amour de la destruction semblait lutter en eux avec la soif de l'or, et quelquefois même était plus puissant. Pour en donner une idée, un jour, après avoir pris d'assaut, en Amérique, une ville espagnole de quinze à dix-huit mille âmes, ils firent un feu de joie de bois de Sandal, d'aromates et d'autres objets précieux, et je ne sais combien de millions se dissipèrent en fumée. C'était à leur avis la plus noble manière de célébrer leur victoire. Du reste, ces hommes réunis de toutes les nations, et pour la plupart le rebut de la société, observaient entre eux un esprit d'ordre et de subordination qui aurait paru devoir être incompatible avec leurs habitudes farouches et indépendantes.

Bruno Du Casse, robuste, intrépide, n'ayant plus rien à perdre ni rien à craindre, après avoir rompu tous les liens qui pouvaient l'attacher à la société, ne tarda pas à devenir un des sujets les plus brillants de cette troupe déterminée, dont la plupart des membres eussent pu passer pour des héros, si leur courage eût eu un objet légitime. A peine exercé au maniement des armes, il prit, lui dixième, et la hache au poing, une frégate espagnole. Mais il fallait au courage ambitieux de cet homme quelque entreprise extraordinaire. Tourmenté du désir de se tirer de la foule, il tenta un coup d'éclat qui paraît à peine croyable, quoiqu'il soit attesté par des mémoires dignes de foi; un jour donnant la chasse avec une chaloupe canonnière à un gros bâtiment marchand, après avoir joint le navire, il ordonna à ses gens de se tenir dans la chaloupe, et se jette seul à l'abordage tenant à la main un pétard incendiaire, et menaçant de faire sauter le navire. L'équipage frémissant, se rendit, et Bruno donna le signal à ses camarades qui n'eurent qu'à prendre possession du navire qu'il avait pris à lui seul. Il parut dès lors à ses camarades comme un homme extraordinaire, et il devint bientôt un des chefs les plus renommés de cette troupe formidable.

Ce qui est remarquable, c'est qu'il prit au milieu de ses brigandages des habitudes d'ordre, de régularité, d'économie, de conduite qui, dans la maison paternelle, avaient paru incompatibles avec son caractère. La discipline maritime, observée à bord des bâtiments de ces pirates aussi sévèrement que sur quelque navire que ce fût, avait dompté cet esprit fugueux. Malgré les actes sanglants, et fréquemment répétés auxquels l'entraînait un genre de vie si criminel, il manifesta dans ses relations privées et jusque dans ses pirateries des habitudes humaines, douces et paisibles, et malgré les exemples de licence effrénée dont il était entouré, il ne se livrait à aucun de ces vices auxquels la première fougue de la jeunesse l'avait d'abord emporté. Enfin, cet homme était un abîme de contradictions; mais ceux qui ont étudié le cœur humain, savent combien ces sortes de contradictions y sont fréquentes.

Comme s'il eût eu le pressentiment du brillant avenir qui lui était réservé, il consacrait aux études les plus sérieuses et les plus approfondies de la navigation et des sciences qui s'y rattachent, les loisirs que lui laissaient ses expéditions. En sorte que, joignant à la pratique l'étude de la théorie, ce redoutable forban devint en même temps un habile marin, et l'homme de mer le plus expérimenté que possédassent les sibilustiers.

Un dernier trait de son caractère, c'est qu'au lieu de dépenser en débauches et en parties de plaisirs, comme ses camarades, ce qui lui revenait de ses prises, il le réalisait prudemment; et c'est ainsi que dans le cours de quelques années il plaça sous différents noms, dans diverses banques de l'Europe, jusqu'à trois cent mille piastres, qui ne furent que le fondement de son immense fortune. Nous devons ajouter que plus tard il répara autant qu'il lui fut possible, ce qu'il y avait défectueux dans l'acquisition de ses premières richesses, et que le reste fut acquis légitimement.

Nous ne le suivrons pas dans toutes ses expéditions qui le signalèrent dès lors à la marine de Louis XIV comme un homme qu'il fallait acquiescer; car les puissances européennes ne pouvant se débarrasser des sibilustiers par la force, cherchaient à les gagner par les brillantes promesses. Quant à Du Casse, il avait rejeté toutes les offres qui lui avaient été faites, et comme son nom n'était que trop connu dans le Nouveau-Monde, de grandes sommes étaient promises à quiconque le livrerait mort ou vif. Rien n'égalait le désir de le détruire, si ce n'est la terreur qu'il inspirait; mais jusqu'à lors les attaques et

les poursuites n'avaient tourné qu'à sa gloire. Un événement néanmoins vint interrompre pour quelque temps ses succès, et changer entièrement le cours de ses destinées.

Un jour, sur une frêle embarcation où il n'avait avec lui que cinq hommes, il eut l'audace de courir près de terre sur un navire richement chargé. Le navire n'a que le temps de lâcher une bordée sur la chaloupe, mais si à propos qu'il la coule. Trois des forbans échappés à la mort, cherchaient en nageant à gagner le rivage, mais un canot mis aussitôt à la mer recueillit ces brigands que l'on voulait avoir le plaisir de pendre à la grande vergue. Bruno, malgré sa résistance et une lutte opiniâtre, fut pris, garrotté, et hissé sur le pont, où il subit un interrogatoire. Quelques papiers qu'il avait sur lui firent soupçonner qui il était, enfin il se nomma. Ses deux camarades furent pendus; pour lui, le capitaine trop heureux d'une telle prise, voulut l'emmener en Europe, et le fit mettre à fond de cale, les fers, aux pieds et aux mains.

Le navire continua sa route, et était déjà en vue des côtes du Portugal, lorsqu'il fut atteint par un corsaire barbaresque, d'une artillerie et d'un équipage formidables. L'équipage chrétien, mêlé d'Espagnols et de Portugais, se battit avec courage mais il était bien inférieur en nombre. Le capitaine, désespéré, voulait mourir plutôt que de se rendre, et l'objet le plus précieux de sa cargaison, le motif de sa résistance acharnée, c'était le capitaine Du Casse. Cependant le canon des Algériens foudroya le navire, la ruine est inévitable et prochaine. Le capitaine Espagnol descend auprès du sibilustier, et lui propose de combattre, lui offrant pour prix sa liberté. *Vraiment, dit Bruno, vous me faites plaisir, je m'ennuyais dans ce taudage de ne pas m'en mêler un peu.* L'Espagnol lui demande la promesse de ne point chercher à s'échapper avant qu'on soit au port, Du Casse la donna, ses fers tombèrent, et le sibilustier se précipita sur le pont le sabre à la main.

Il fit des prodiges de valeur, mais il était trop tard. Les Turcs, lancés à l'abordage, inondaient déjà le navire. Vainement Du Casse *travaila* comme il avait coutume de faire, au milieu de ces mécréants, vainement, après s'être fait de leurs cadavres une espèce de rempart, il se battit encore longtemps après que le reste de l'équipage était mort ou prisonnier; il lui fallut céder au nombre, épuisé, comme il l'était, de fatigues et de blessures, et un moment plus tard, il se retrouva dans la cale, chargé de chaînes, à la même place qu'auparavant, ayant à ses côtés le capitaine enchaîné comme lui.

Le corsaire regagna paisiblement Alger; les prisonniers furent mis en vente, et Du Casse et le capitaine espagnol que la communauté de misères avait eu peu de jours liés d'une étroite amitié, furent vendus à différents maîtres. Le sibilustier, connu pour ce qu'il était, et qui avait appris aux Algériens dans le combat à le connaître, fut étroitement resserré, et soumis par son maître aux traitements et aux travaux les plus durs. Mais ni les travaux les plus pénibles, ni les mauvais traitements ne pouvaient dompter cet homme énergique. Un mois ne s'était pas écoulé, que déjà il avait ourdi trois tentatives d'évasion qui avaient mis toute la ville en émoi. A chaque fois il fut blessé et repris, et enfin on le jeta dans un cachot où le mauvais air et le manque de nourriture réduisirent en quelque temps cet homme robuste à l'état d'un squelette vivant. Son maître le considérant comme un homme intraitable, et ne comptant guères en obtenant de rançon, malgré les offres que Du Casse avait faites, n'appela même pas de médecin, pensant que le captif dépérirait peu-à-peu et ne tarderait pas à mourir. Cependant au bout de cinq mois la force de sa constitution lutait encore; mais sa vie, qu'il sentait s'éteindre chaque jour, n'était qu'une longue et douloureuse agonie; et comme toutes ses richesses placées en différents lieux, sous des noms empruntés, ne pouvaient lui offrir aucune ressource, dans la position où il se trouvait, il ne lui restait plus qu'à attendre la mort qui semblait ne pas être éloignée.

*Suite et fin au prochain numéro.*

—  —  
Histoire de la robe de Jésus-Christ, conservée dans la cathédrale de Trèves, par J. Marx, professeur du grand séminaire, approuvée par monseigneur l'évêque de Trèves, ouvrage traduit de l'allemand, par M. Ch. Wayant, vicariaire de l'église Notre-Dame de Metz; à Metz, chez Palloz et Rousseau, et à Paris, chez Saugnier et Bray, rue des Saints-Pères, 64; in-12, de 152 pages. Prix. 1 fr. 25 c.

La robe de N.-S. Jésus-Christ est sans doute la plus précieuse des reliques; mais plusieurs églises se disputent l'honneur de la posséder. On pourrait douter de l'authenticité du saint dépôt que chacune d'elles conserve, s'il était prouvé que le Christ n'avait qu'une seule robe. Toute la difficulté serait à quelle église appartient aujourd'hui